



## **Année universitaire 2019 – 2020**

**Code UE : 1E70**

**Intitulé de l'épreuve : Atelier d'écriture**

**Semestre : 1**

**Nom de l'enseignant : M. Laubry**

**Licence : Histoire**

**Modalités et durée de l'épreuve : Écrit – 2h00**

**Document et/ou matériels autorisés :**

---

L1\_1E70\_ Atelier d'écriture : **session 1**  
**Rédiger le compte rendu (synthétique) d'un article de revue**

• **Objectif** : établir le compte rendu (recto minimum, recto-verso maximum) d'un article paru dans une revue (universitaire ou non) avec :

- introduction précisant la source et l'auteur, identifiant la question posée (ou le sujet abordé)
- plusieurs parties (paragraphe) avec des intertitres (titres de parties) : vous pouvez vous servir (ou non) des titres s'il y en a (en les transformant ou non), mais ils doivent être clairs et pertinents
- conclusion (avec la réponse à la question posée en introduction, voire l'ajout d'un commentaire)

• **Méthode** :

- 1ère vue globale sur l'article : l'introduction, les titres, la conclusion
- 2ème vue sur l'article : lecture analytique soit en surlignant, soit en prenant des notes (seulement après chaque paragraphe ou après chaque partie pour vraiment sélectionner)
- au brouillon sans rédiger, construction de la feuille de route, c'est-à-dire de la structure du compte rendu (parties avec leur titre et idées principales)
- rédaction au propre du compte rendu
- relecture pour les aspects formels (grammaire, orthographe, style, construction des phrases)

FORME	
A	<b>Accords</b> Sujet/verbe Masculin/féminin Singulier/pluriel Participe Passé/Infinitif/Avoir ou Etre
H	<b>Homonymes</b> Et/est – a/à – ce/se – c'est/s'est – son/sont –etc ...
O	<b>Orthographe</b> Connaissance de l'orthographe d'un mot (nom commun ou nom propre)
S	<b>Style</b> Correction du style (pas de langage familier ou "oral"), pas ou peu de futur Formulation vague (« on », « c'est ») ou répétitive à éviter (« il y a »)
CP	<b>Construction de la phrase</b> Phrase incorrecte sur le plan formel dans sa construction (sans que le sens, c'est-à-dire le fond soit forcément erroné)
P	<b>Ponctuation</b> Virgule (absente, mal placée) Points ou points virgules oubliés Majuscules (qui dépendent de la ponctuation)
FOND	
PS	<b>Problème de sens</b> La signification de la phrase ou de l'expression pose problème : l'affirmation est erronée (erreur, contresens) ou bien le passage ne fait pas sens (confus)
I	<b>Incomplet ou Imprécis</b> Le passage manque de précision et/ou gagnerait à être compléter

# La colonisation grecque en débat

Les Grecs se seraient établis en Méditerranée comme des grenouilles autour d'une mare... Voire. On parle aujourd'hui plus volontiers de « diasporas » que de colonisation pour rendre compte de leur mobilité.

Par **Hervé Duchêne**

## Décryptage

En 1992, Hervé Duchêne publie *La Stèle du port*, une inscription d'époque archaïque qui éclaire d'un jour nouveau le fonctionnement d'une cité coloniale : Thasos, au nord de la mer Égée. Vingt ans après, il s'interroge sur le monde des diasporas grecques tel que le décrivent les historiens anglo-saxons. Car leurs travaux, nourris par les découvertes archéologiques, sont en rupture avec la vision de la Méditerranée développée par Fernand Braudel. Ces chercheurs remettent en question l'idée même de colonisation. Cette conquête de territoires par un groupe dominant aux dépens de populations indigènes serait une illusion forgée au siècle de Périclès.



**L**ongtemps, les historiens de la Méditerranée grecque eurent la tâche facile. Ils l'envisageaient sous l'angle de la colonisation : ce phénomène qui avait transformé en trois siècles, du VIII<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> avant notre ère – ce qu'on appelle la période archaïque –, une mer en un lac. Les Grecs s'y trouvaient établis, selon la formule de Platon dans le *Phédon*, comme les grenouilles autour d'une mare. Alexandre et ses successeurs renouaient avec cette dynamique en colonisant l'Orient et les confins du monde habité. Rome brisait cet élan en soumettant les royaumes hellénistiques. Le colonisateur finissait colonisé.

Ce cadre a volé en éclats sous l'effet de la situation contemporaine. Les sociétés européennes ont perdu leurs empires et le mot « colonisation », appliqué aux mondes anciens, a été frappé de suspicion tant il traduit mal le terme d'*apoikia*, qui désigne en grec le groupe de ceux qui sont partis loin de chez eux pour s'installer ailleurs. Il fait l'impasse sur la diversité des formes de mobilité que connaissent tout au long de leur histoire les cités grecques.

#### COMME UNE GRAINE AU VENT

L'expression de « diasporas » (au pluriel, pour éviter la confusion avec la Diaspora juive) paraît préférable. Le mot est grec ; il est issu d'un verbe qui signifie « répandre », « disperser », puis « semer ». Cette métaphore de la graine jetée au vent rend compte de mouvements qui furent aussi bien des entreprises collectives que des aventures individuelles aux conclusions diverses : création de cités ou agrégation à des communautés indigènes. Mais, le plus souvent, il n'y eut qu'une simple cohabitation, comme en témoigne l'activité des marchands, des mercenaires et des artisans grecs.

Cette relecture, nourrie par les débats contemporains sur l'identité et la supposée supériorité des Grecs sur les Barbares, s'impose avec d'autant plus de force que les objets ont pris le pas sur les textes. La multiplication des découvertes archéologiques depuis un demi-siècle impose, par leur nombre ou leur caractère spectaculaire, de réexaminer les sources littéraires. Trouvée dans la nécropole de Pithécusses – l'île d'Ischia, dans le golfe de Campanie –, une coupe rhodienne datée des années 720 av. J.-C. porte une inscription évoquant Nestor, Aphrodite et les plaisirs du banquet. C'est une allusion au merveilleux objet en or que possède le roi de Pylos et que décrit un passage du



**L'AUTEUR**  
Hervé Duchêne est professeur à l'université de Bourgogne. Ancien membre de l'École française d'Athènes, il a notamment publié *Études classiques et transmission des savoirs* (Éditions universitaires de Dijon, 2010).

chant XI de l'*Illiade*. Mais surtout, c'est la preuve de la diffusion dès le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. des poèmes homériques dans la Méditerranée occidentale.

Deux navires grecs, découverts place Jules-Verne à Marseille et datables du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ont bouleversé nos connaissances sur la navigation archaïque. L'un est un bateau léger de moins de 10 mètres qui fut notamment utilisé pour la pêche au corail. Les différentes parties de sa coque furent cousues au moyen de ligatures végétales. Doté d'une voile carrée, l'autre navire, long de 15 mètres, large de 3 mètres, est un bâtiment de commerce. Ayant une capacité de 12 tonnes, il a navigué durant toute la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il témoigne de l'évolution de la construction navale phocéenne et du passage d'une technique d'assemblage par ligatures à une technique par tenons et mortaises.

Abondantes, les données de terrain ne se concilient pas toujours avec des textes peu nombreux et parfois contradictoires. Comment expliquer l'écart entre les dates fournies par Thucydide sur les fondations grecques archaïques et celles que révèle l'exploration des sites antiques d'Italie du Sud et de Sicile ? La chronologie que propose le livre VI de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* est dans l'ensemble plus basse, de près d'un quart de siècle, que celle fournie par les céramiques exhumées par les fouilles. Si Thucydide place la fondation de Syracuse en 733 av. J.-C., la chronique du marbre de Paros la situe en 750. Et l'on retrouve aussi un écart de plusieurs années entre la date de fondation de Sélinonte retenue par Diodore de Sicile (651 av. J.-C.) et celle donnée par Thucydide (628/627 av. J.-C.). Faut-il en conclure que l'un parle de l'installation des premiers Grecs et l'autre de la naissance d'une véritable cité ?

Thucydide laisse penser d'autre part qu'il y aurait eu occupation, dans un premier temps, par les Phéniciens de toutes les côtes de la Sicile. Ce qui n'est pas prouvé par le matériel archéologique. Faut-il considérer que les textes, trompeurs, sont autant de justifications idéologiques, élaborées après coup, pour légitimer une domination ?

On ne peut plus se satisfaire, pour penser les mobilités grecques dans le monde méditerranéen, du modèle défini par Fernand Braudel dans sa thèse sur Philippe II d'Espagne, publiée en 1946, et développé, en l'appliquant au monde antique, dans l'ensemble posthume des *Mémoires de la Méditerranée*. Cette histoire, ins-

*Page de gauche : la côte aux environs de Naples, au voisinage de l'île d'Ischia, où les Grecs, qui s'y installèrent vers 770 av. J.-C., vivaient en bonne entente avec les populations indigènes. Au centre : l'Éphèbe de Motyé (Mozia, en Sicile). Son vêtement, avec sa ceinture haute, n'a rien de grec ; il ne s'agit donc pas d'un aurige (conducteur de char) comme on le pense souvent, mais peut-être d'un Carthaginois sculpté par un Grec.*



Les colosses de Ramsès II à Abou-Simbel. Le colosse de droite porte sur la cuisse gauche l'inscription des guerriers grecs au service du pharaon Psammétique au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. En bas, à droite : exhumée dans une tombe d'enfant à Ischia, la coupe dite de Nestor témoigne de la diffusion des poèmes homériques en Méditerranée occidentale, dès le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

crite dans la longue durée, se comprend par la mise en œuvre de deux forces : la « part du milieu » et celle « des conjonctures ».

Selon Braudel, la Méditerranée est un ensemble statique dont l'unité est climatique. Ce monde homogène souffre uniformément de la sécheresse. Il vit selon un rythme binaire : les hivers, où le temps est suspendu comme la navigation, contrastent avec la période estivale, qui est propice aux échanges et dont le rythme est précipité par les récoltes. Ce paysage, composé de franges littorales, marqué par l'insularité et ouvert sur le large ou les confins (la mer Noire au nord, le pays de Tartessos, dans l'actuelle Andalousie, en contact avec l'Océan), a des cultures communes : la vigne, l'olivier, les céréales. Cette énorme masse d'eaux est en bordure d'un désert qui attire vers lui les populations et les repousse. Sa frontière méridionale se confond avec la ligne de l'implantation des palmeraies, du détroit de Gibraltar à l'Indus.

Pression démographique et disette font des insulaires les émigrés par excellence. Les îles de la Méditerranée, même les plus grandes, sont des « mon-

*Braudel a imposé la vision d'un Far West où les territoires à conquérir sont vides*

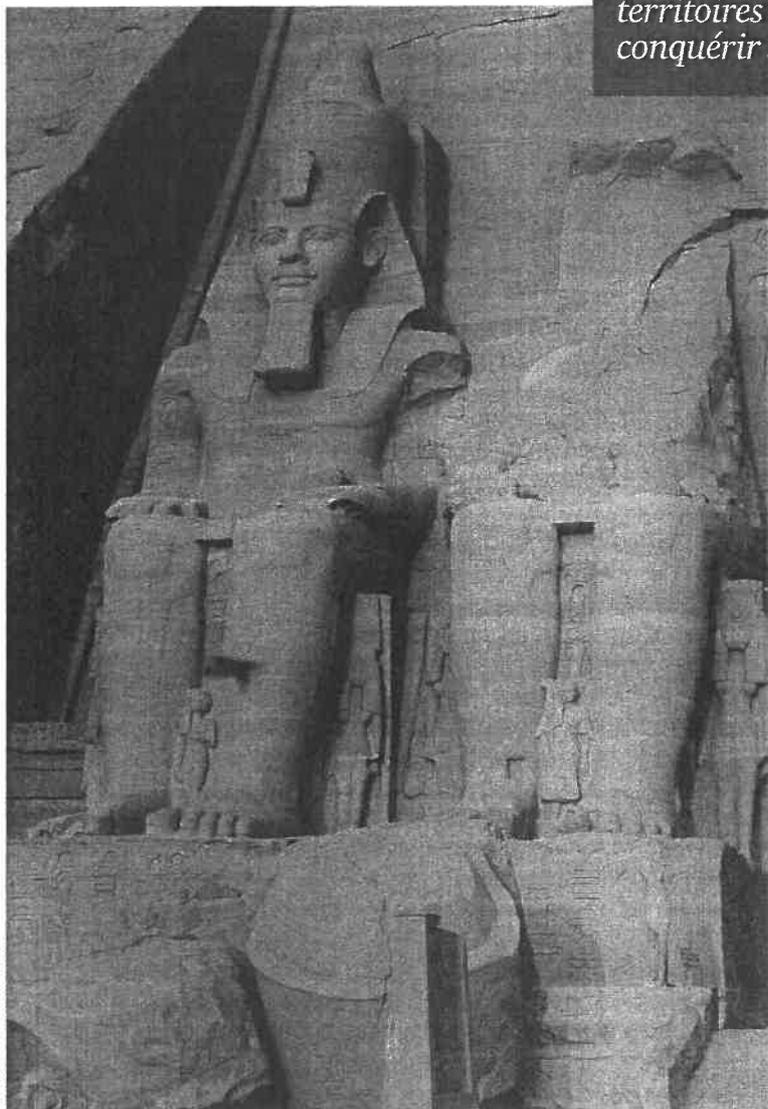
des affamés ». Et « la façon la plus commune qu'ont les îles de se mêler au monde, c'est d'organiser leurs émigrations ». Partout, la Méditerranée offre des terres à la conquête de puissances maritimes en compétition.

Faisant le tableau du « nouveau monde de la colonisation », Pierre Lévêque évoque en 1964 dans *L'Aventure grecque* « l'Eldorado de l'Extrême-Occident ». Braudel reprend cette idée en la généralisant. Toute l'époque archaïque est, selon lui, dominée par un mouvement vers l'ouest. Les Grecs sont lancés à l'assaut d'« un Far West difficile à atteindre » et leurs entreprises relèvent de la « colonisation », parce que ce sont des « installations à demeure », et non « pour conclure un marché et remettre la voile ».

Comme dans l'Europe des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, ces villes nouvelles héritent des conflits d'intérêts et des rivalités qui font le quotidien des métropoles. Ces cités grecques nées de « la soif de terres » ou de « l'appétit des métaux » connaissent donc la violence des luttes intestines (les *staseis*) et de la guerre. Car, dans la vision braudélienne où les indigènes occupent la portion congrue, comme si les territoires à conquérir étaient vides, les Grecs émigrés doivent trouver leur place dans « une mer partagée » avec les Étrusques et les Phéniciens.

Ces derniers avaient sans doute la capacité à traverser la Méditerranée « en droiture » via Chypre, Malte, la Sicile, la Sardaigne et les Baléares. La réussite grecque passe à partir du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. par une autre voie : celle du littoral. Cette voie conduit des Cyclades au Péloponnèse, de Corcyre (Corfou) au canal d'Otrante, de la botte italienne au détroit de Messine. Elle débouche sur le golfe de Campanie, avant de rejoindre Marseille, les côtes du Languedoc et la Catalogne.

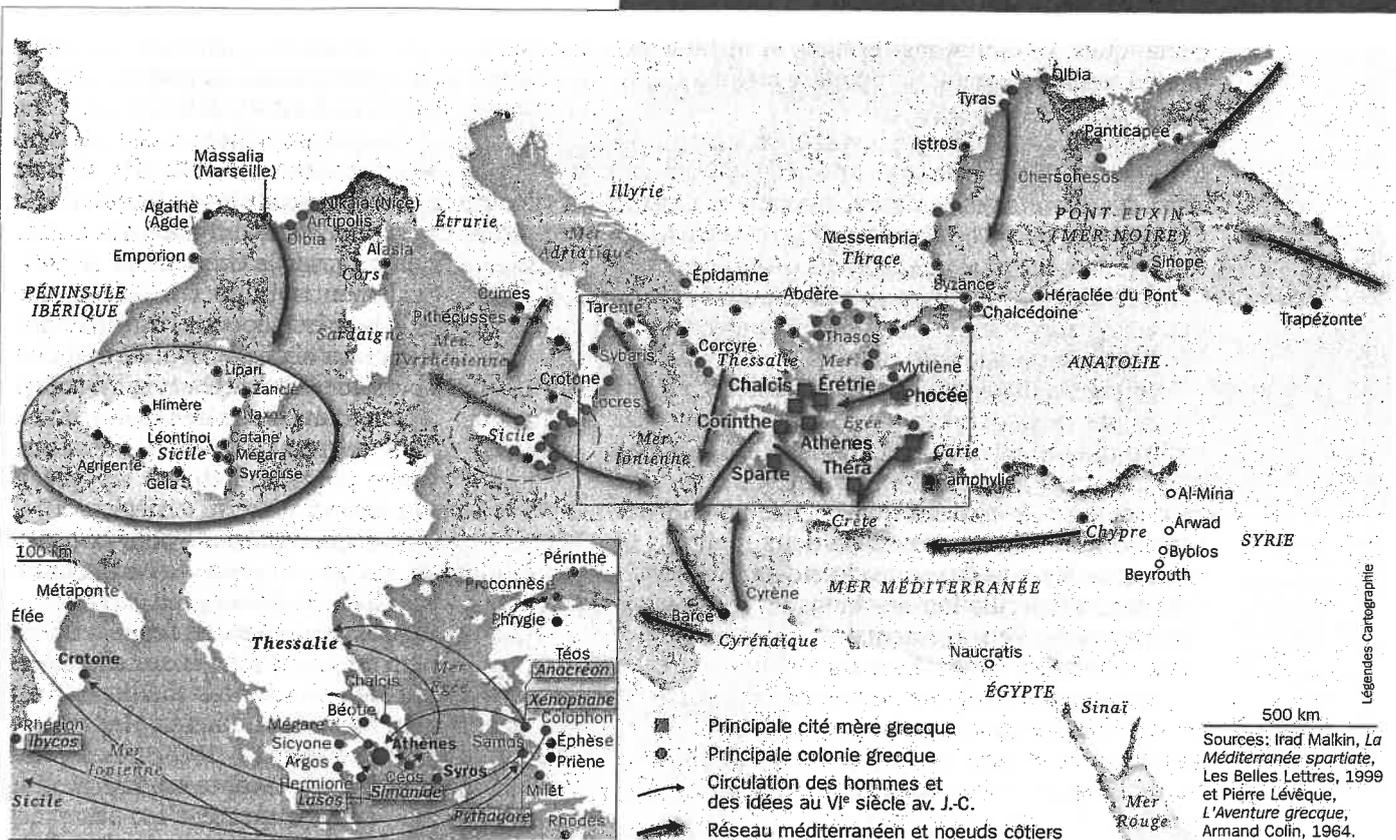
Dans ce mouvement général, Braudel fait place à « la part des conjonctures ». Entendons par là d'abord la série des expérimentations conduites par les Eubéens, dès le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., en Syrie, à Al-Mina, ou dans l'île de Pithécusses (aujourd'hui Ischia), dans le golfe de Naples. C'est ensuite l'affirmation d'une présence grecque sur les côtes africaines, vers 630 av. J.-C., en Égypte,



FRANÇOIS GUENET/AGF



ITALIE, ISCHIA, MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE ; MARIA GRAZIA CASELLA/ALAMY/PHOTO12



## UN COURANT PERPÉTUEL DE MIGRATIONS

Ce que l'on appelle « colonisation grecque » (ici représentée hors détroit de Gibraltar et Andalousie) se distingue de la colonisation moderne : les colons quittent leur métropole sans espoir d'y revenir. Les cités nouvelles sont indépendantes, et les influences réciproques entre elles et leur métropole. Une première période de fondation s'échelonne de 770 à 675 av. J.-C., surtout en Sicile et en Italie du Sud (Grande

Grèce). A partir de 675 av. J.-C., l'aire de colonisation s'étend vers le nord (Thrace, Pont-Euxin), le sud (Égypte et Cyrénaïque surtout) et l'ouest. Les autres formes de migrations, celles des intellectuels, des marchands ou des artisans, étaient très importantes, comme le montre la carte de la circulation des hommes et des idées au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

à Naucratis et, en Libye, à Cyrène. Cette implantation suit l'accélération d'un mouvement des fondations grecques en Méditerranée occidentale (en Sicile et en Italie du Sud – la Grande Grèce) et en Méditerranée orientale, au nord de la mer Égée.

Les Phocéens ouvriront la dernière page de cette « aventure » par la fondation de Marseille, en 600 av. J.-C., et le contrôle du littoral de la Provence, du Languedoc et de l'Espagne. Donc, bien avant la défaite des Carthaginois au large d'Himère face aux hommes de Gélon, le tyran de Syracuse en 480 av. J.-C., « les Grecs sont partout ». Ils le resteront malgré les Romains.

La disparition des villes grecques, hors des Balkans et de l'Occident, sera la conséquence des conquêtes musulmanes au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Quant à l'avancée d'Alexandre jusqu'aux frontières de l'Inde, elle est, pour Braudel, la répétition de l'implantation à l'époque archaïque de populations grecques loin de leurs foyers originels. L'erreur du roi de Macédoine fut d'avoir pour horizon l'Orient et non l'Occident. En faisant le choix contraire, il aurait accompli le destin de Rome. D'où cette leçon – très contestable – de l'historien : « L'avenir des civilisations ne se tourne que du côté des peuples primitifs. »

## LE MYTHE DE L'UNITÉ GÉOGRAPHIQUE

La publication en 2000 de *The Corrupting Sea*, par le médiéviste Peregrine Horden, et l'antiquisant Nicholas Purcell, témoigne d'une véritable rupture avec la construction braudélienne : l'unité géographique de l'espace méditerranéen est une illusion née de l'unité politique réalisée par l'Empire romain. La Méditerranée est constituée de micro-régions qui connaissent plusieurs formes d'interdépendance. Les liens de Paros ou de Naxos avec leur voisine Délos, par exemple, dans les Cyclades, n'ont aucun rapport avec ceux que nouent ces îles et la mer Égée. Et ces relations insulaires sont encore différentes si on les envisage dans le cadre des échanges entre Méditerranée orientale et Méditerranée occidentale.

D'autre part, les communautés grecques de l'époque archaïque n'ont pas eu à supporter les effets d'une surchauffe démographique. Elle est improbable, car les conditions de la production matérielle ne se sont pas transformées au cours de la période. Elle est une illusion : c'est l'accès d'un plus grand nombre à des sépultures monumentales qui a fait croire à des cimetières plus peuplés. La Grèce égéenne souffre moins d'un manque structurel de ressources que de perturbations

climatiques. Le climat imprévisible et instable de la Méditerranée rompt, de manière aléatoire, des équilibres précaires.

Ajoutons que le Grec, cultivateur sédentaire effrayé par les dangers de la mer décrits par Hésiode dans *Les Travaux et les Jours*, n'a jamais existé. Craindre les périls ne signifie pas qu'on refuse de les affronter. Et croire que l'activité maritime se devine à la centaine de vaisseaux marchands évoqués dans les *Histoires* d'Hérodote est une naïveté dont l'archéologie sous-marine délivre.

L'image d'un pays grec brusquement transformé par des contacts avec l'extérieur plus ou moins subis est elle aussi un mythe. Les Grecs sont allés chercher l'alphabet en Orient et les métaux en Occident. Le caractère volontaire de leur démarche se révèle au travers de deux réalités : la place dans les cités du groupe aristocratique et son rôle dans la circulation des biens de prestige en Méditerranée ; l'engagement de mercenaires grecs dans les armées du Proche et du Moyen-Orient.

Aventuriers d'origines diverses formés par le modèle de l'épopée homérique, ils se sont engagés dans les armées de la Babylonie, de l'Assyrie ou de l'Égypte. A la solde des pharaons de la dynastie saïte, les « hommes de bronze » – ils combattaient avec leur cuirasse d'hoplites – sont installés dans des campements à l'est du delta du Nil. Soldats cariens<sup>1</sup> et ioniens permettent à Psammétique I<sup>er</sup> (664-610 av. J.-C.), encore plus ou moins vassal du roi assyrien, de triompher de ses rivaux.

Inscrite sur une statue-cube en basalte – découverte à Priène, en Ionie –, une dédicace en grec fait connaître l'un de ces guerriers, un certain Pédon. Il est représenté à la mode égyptienne : accroupi, les bras croisés, il est vêtu d'un pagne et porte peruke lisse et barbichette. Revenu dans sa patrie, il rappelle, dans sa langue, ce que fut sa carrière et quelles récompenses lui accorda Pharaon.

Au service de Psammétique II, d'autres Grecs participent, en 593 av. J.-C., à une expédition aux confins de l'Égypte et du Soudan. Pour commémorer leurs hauts faits, deux de ces soldats, Archôn, fils d'Amoibichos, et Pélékus, fils d'Oudamos, ont inscrit à Abou-Simbel, en grandes lettres ioniennes, leur nom sur la cuisse de l'un des colosses ornant le temple de Ramsès II. Au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., un de leurs émules s'appellera Xénophon. Par désir de gloire et avec l'ambition de gagner l'amitié d'un prince, cet Athénien décide en 401 av. J.-C. de servir en Asie Mineure le Perse Cyrus, avant de conduire, après la mort de son maître, « l'Anabase », le retour au pays de l'armée des Dix Mille – dont il écrira ensuite le récit.

Les mobilités liées au domaine militaire ne doivent pas faire oublier toutes les autres formes de migrations. Marchands, philosophes, techniciens ou médecins grecs se déplacent dans toute la

Méditerranée et s'installent dans les communautés qui les accueillent, comme le soulignent textes, inscriptions et dédicaces dans les sanctuaires.

Mais, dès l'époque archaïque, nulle migration ne fut plus déterminante que celle des artisans. Les déplacements de spécialistes de l'orfèvrerie ou de la sculpture expliquent la diffusion des influences orientales dans l'art de la Grèce du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il faut également souligner le rôle de ceux qui sont partis, à la même époque, travailler pour des élites locales indigènes ou le rival carthaginois. Ainsi, des tailleurs de pierre de Corcyre s'installent en pays messapien (dans le sud de l'Italie), au moment où des potiers grecs réalisent des terres cuites architecturales pour des habitats iapyges (en Illyrie). Daté du second quart du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'Éphèbe de Motyé, qui représente peut-être le général Hamilcar, est une commande carthaginoise sortie de l'atelier d'un sculpteur grec.

Aucune cité, pas même Sparte, la cité terrienne par excellence, n'est restée fermée sur elle-même, hors du circuit des migrations méditerranéennes. Irad Malkin l'a montré dans sa *Méditerranée spartiate* (Les Belles Lettres, 1999). Des exilés, les Parthénies, fondent Tarente en 706 av. J.-C.

Leur aventure n'est pas exceptionnelle ; elle prolonge celle de Théras (fondateur de Théra)<sup>2</sup> établi, quelques siècles auparavant, avec ses compagnons à Santorin. Elle rencontre celle de Ménélas, voyageant en Égypte après la guerre de Troie.

Sparte, tout à la fois colonie et métropole, est fondée sur

un double mythe nomade : la conquête par les Doriens du Péloponnèse et de territoires qui leur ont été assignés par la divinité, et le retour, après un temps d'exil, de leurs chefs, les Héraclides, qui prétendaient descendre d'Héraclès et voulaient accomplir l'œuvre de ce grand voyageur en Méditerranée. L'appropriation des terres libyennes par Battos répète l'œuvre de Théras, parti de Sparte pour s'établir avec ses compagnons dans la plus méridionale des Cyclades. L'expédition que tente, vers 514 av. J.-C., Dorieus, de lignée royale, près de Leptis Magna, se justifie par le combat victorieux d'Héraclès et d'Antée à la frontière du royaume de Carthage. L'installation en 426 av. J.-C. de Spartiates à Héraclée de Trachis et la création d'une cité nouvelle trouvent leur légitimité dans le fait que le héros, victime de sa dernière épouse Déjanire<sup>3</sup> et du centaure Nessus, dressa, lui-même, son bûcher funéraire sur le mont Ceta voisin. De la sorte, il prenait possession de la région.

## AUCUNE DIRECTION N'EST PRIVILÉGIÉE

La Grèce, d'Homère aux successeurs d'Alexandre, fut un monde en perpétuel mouvement. Ce mouvement n'est pas orienté – et encore moins dirigé d'est en ouest. Il est à l'image de celui qu'observa le botaniste Robert Brown à l'intérieur

*Artisans, philosophes  
et médecins grecs  
s'installent dans les  
communautés  
qui les accueillent*

de grains de pollen ; il ressemble aux fractales du mathématicien Benoît Mandelbrot, des figures se répétant et se modifiant par changements d'échelle ; il se développe et se recompose comme les images d'un kaléidoscope. Le caractère distinctif de la Méditerranée, c'est pour l'historien britannique Nicholas Purcell la fluidité des échanges et la mobilité dans toutes les directions des peuples qui en bordent les rivages et en occupent les îles.

Cette Méditerranée, qui ne forme pas en soi un tout, s'anime sous l'effet d'une série de configurations particulières. Celles-ci, aux frontières mouvantes, sont le résultat de la mise en connexion (*connectivity*) des hommes et des lieux par la navigation. Ce réseau méditerranéen, qui est une multitude d'agrégats, ayant chacun leur centre et leur périphérie, se comprend par analogie avec celui d'Internet. La toile du Web est un ensemble de liens, comparable à la trame que nouent les communautés grecques dès le VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Vers 650 av. J.-C., le poète Archiloque rejoint des Pariens qui se sont établis, une génération avant lui, dans l'île de Thasos. L'emprise de cette dernière sur la Thrace et le contrôle qu'elle exerce sur ses richesses s'établit à partir de relais sur le continent : Néapolis, Oysimé, Eion, Akanthos... Ce qui n'exclut pas les tensions ou les accords avec d'autres réseaux : celui des indigènes thraces, celui des Ioniens d'Abdère et de Maronée ou celui des Phéniciens, exploitant dans la partie Est de Thasos des mines d'or.

La colonisation grecque – avec son système de relations originales entre métropole et *apoikia* – permet de régler des conflits internes et de satisfaire des besoins. Mais elle ne figure, pour Nicholas Purcell, qu'un des modes de participation « *aux courants perpétuels des communications méditerranéennes* », « *dont l'énergie cinétique dépendait de l'écologie* ». L'unité du phénomène colonial – entendu comme la conquête d'un territoire par un groupe issu d'une ou plusieurs cités, aux dépens de populations indigènes – est une illusion rétrospective, forgée au siècle de Périclès, quand se met en place, après les guerres médiques, le stéréotype des Grecs face aux Barbares.

Les premières fondations grecques outre-mer ne résultent pas du projet concerté de cités-États



HERITAGE IMAGES/LEEMAGE



RABATTI-DOMINGIE/AGF

ayant envoyé hors de leur territoire une partie de leur population. La mobilité en Grèce archaïque est affaire de petits groupes indépendants, voire d'individus. Et chacune de ces entreprises a sa logique propre. Comment rendre compte, de manière uniforme, des ambitions d'un Télémaque parti à la recherche de son père et allant d'Ithaque à Pylos, de celles du père d'Hésiode, contraint par de mauvaises affaires à quitter l'Éolide pour la Béotie, ou du marchand samien Kolaios, faisant route, vers 638 av. J.-C., au gré de vents contraires, de l'Égypte vers l'Espagne ?

L'imprévu est de règle dans les migrations de l'époque archaïque. Elles n'ont un caractère durable que si les émigrés s'unissent avec les femmes du pays. Ce que raconte à sa manière le mariage de la princesse Gyptis, qui préfère, à plusieurs prétendants indigènes, le Phocéén Protis, débarqué avec ses compagnons sur le rivage de Marseille. Individuelles ou familiales, ces installations se font au rythme d'actions militaires, mais surtout en fonction des échanges avec le milieu indigène dont il faut obtenir la bienveillance.

Évoqué par Thucydide au livre VI de son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, le cas de Thouclès, grand vainqueur de Sicile, est une exception. L'homme de guerre originaire de Chalcis en Eubée fut au VIII<sup>e</sup> siècle le fondateur de Naxos, puis de Léontinoi, et enfin de Catane « *après avoir chassé les Sikèles par les armes* ». Son aventure ne saurait pour autant être confondue avec l'épopée des généraux des empires coloniaux français ou britannique. A la même époque, et dans la même région, les Grecs venus de Mégare sous la conduite de Lamis connaissent un autre sort. Ballottés à leur arrivée entre plusieurs points de chute, ils trouvent asile à Léontinoi, puis en sont expulsés. Errant

*Ci-dessus : ruines du temple de Zeus à Cyrène en Libye. Il fut achevé à la veille des guerres médiques, au début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ci-contre : découverte à Gravisca, port de l'antique Tarquinia en Étrurie, cette ancre votive fut consacrée à Apollon par le marchand grec Sostratos.*

#### Notes

1. La Carie est située au sud-ouest de l'Anatolie.
2. Théras est un héros d'origine thébaine, fondateur de Théra, « *une colonie créée à partir de Sparte* » (Hérodote, IV, 147, 1).
3. Déjanire a involontairement provoqué la mort du héros.



PARIS, LOUVRE : RMN-GP/HERVÉ LEWANDOWSKI

Sur cette coupe à figures noires trouvée en Étrurie : un sphinx par le peintre dit de Naucratis (vers 570 av. J.-C.). Les migrations des artisans expliquent la diffusion des influences orientales dans l'art de la Grèce du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

**Note**  
4. Expression forgée en 1991 par Richard White, professeur à Stanford, dans un ouvrage invitant à repenser l'histoire coloniale et à redonner place et voix aux peuples « sans histoire » : *Le « Middle Ground »*. Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815 (Anacharsis, 2009).

misérablement, ils fondent sur une presqu'île Thapsos, puis en sont chassés. Avant qu'un roi indigène, le Sicule Hyblon, ne leur concède le territoire où fut bâtie la cité de Megara Hyblaea.

Beaucoup de Grecs furent aidés par les souverains locaux qui les voyaient arriver avec bienveillance. Les Phocéens réussirent dans leurs entreprises à Tartessos, sur la côte sud de l'Andalousie, parce qu'ils ont gagné l'amitié du roi Arganthonios. Faute de les convaincre de renoncer à l'Ionie pour s'installer sur son territoire, il leur donna, selon Hérodote, l'argent nécessaire pour entourer leur ville d'un rempart et se prémunir ainsi de la menace perse. Le pharaon Amasis (570-526 av. J.-C.) se répandit en égales largesses à l'égard du sanctuaire de Delphes : il multiplia les offrandes au dieu Apollon et aida à la reconstruction de son temple, ruiné par un incendie en 548 av. J.-C. Aux Grecs venus dans le delta du Nil, il offrit la place de commerce (*l'emporion*) de Naucratis ; il leur accorda le privilège de bâtir des temples à leurs dieux et peut-être celui de fonder une cité. Des marchands originaires d'Ionie, des îles et d'Égine fréquentaient ce lieu dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle. Contrôlé par l'autorité indigène, il est le seul point d'entrée pour les marchandises importées. Les étrangers, protégés par des sanctuaires qui leur sont réservés, n'y sont que de passage.

Grecs et Égyptiens vivent dans des quartiers séparés et leurs unions sont interdites. Décrit par Hérodote, cet établissement voué aux opérations marchandes entre des sociétés de type économique différent illustre ce que l'anthropologue Karl Polanyi appelle « *port of trade* ». Plusieurs découvertes archéologiques confirment l'existence de cette structure, comme le site de Gravisca en Étrurie ou celui d'Ampurias en Espagne.

Quelle fut l'influence de ces diasporas grecques ? Elle ne peut être mesurée en parlant d'hellénisation, notion qui suppose le primat de la civilisation grecque. De toute évidence, quand cette civilisation s'est imposée, elle ne l'a jamais

fait d'elle-même, ni sans rencontrer de résistances. C'est la force qui a permis à Alexandre et ses successeurs d'établir des populations grecques en Afghanistan. Le palais d'Aï-Khanoum, avec son gymnase et son sanctuaire de Kinéas, où était gravée au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. une collection des maximes de Delphes, traduisait dans la pierre les valeurs grecques et le droit du plus fort.

Mais ce rapport de domination, si fréquent soit-il, ne rend pas compte de toutes les réalités, notamment à l'époque archaïque. Le golfe de Campanie au cours des VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles avant notre ère est un curieux exemple de « *middle ground* »<sup>4</sup>.

La situation évoque celle où, dans la région des Grands Lacs, avant la guerre anglo-américaine de 1812-1815, Européens et autochtones firent réciproquement l'apprentissage les uns des autres. L'expérience en Amérique du Nord comme dans l'Italie du Sud fit long feu. Mais, dans un premier temps, avant la fondation de Cumes, puis de Naples, un terrain d'entente semble avoir été trouvé entre les Grecs venus d'Eubée, installés vers 770 av. J.-C. dans l'île de Pithécusses – aujourd'hui Ischia – et les populations établies là comme sur le continent. C'est ce qui ressort de l'analyse des nécropoles de la région.

La variété des usages funéraires et la diversité de leur matériel attestent du caractère mixte de ce milieu où vécurent ensemble Grecs, Phéniciens, Orientaux, Étrusques et indigènes. Chacun trouva son intérêt dans la création d'un réseau d'échanges fondé sur le trafic des métaux et leur transformation. Quant aux marqueurs de l'identité grecque, comme les généalogies, les récits héroïques ou l'usage du banquet (*le symposion*), les élites locales les reprirent pour s'affirmer comme telles, avant de revendiquer leurs différences. Voilà qui donne sens à une boutade de Paul Veyne : « *Les Étrusques connaissaient familièrement les mythes grecs, de même que les Européens sont familiarisés avec Mickey et le Far West.* » ■

## POUR EN SAVOIR PLUS

**M. Austin, P. Vidal-Naquet**, *Économies et Sociétés en Grèce ancienne*, Armand Colin, 1992.

**F. Braudel**, *Mémoires de la Méditerranée*, Livre de poche, 2000.

**R. Étienne (dir.)**, *La Méditerranée au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, De Boccard, 2010.

**P. Horden, N. Purcell**, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Oxford, Blackwell, 2000.

**C. L. Lyons, J. K. Papadopoulos (éd.)**, *The Archaeology of Colonialism*, Getty Research Institute, 2002.

**I. Malkin**, *La Méditerranée spartiate. Mythe et territoire*, Les Belles Lettres, 1999 ; *A Small Greek World. Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

**J. Zurbach**, « Question foncière et départs coloniaux. À propos des *apoikiai* archaïques », *Annuario della Scuola archeologica italiana di Atene*, 2010.